

FABRIZIO GATTI

Bilal sur la route  
des clandestins

ÉDITION AUGMENTÉE



LIANA LEVI



*piccolo*



Un faux nom, un petit tube dans lequel sont roulés quelques dollars, un gilet de sauvetage, trois boîtes de sardines, une grande bouteille d'eau, cela suffit à Fabrizio Gatti pour se transformer en Bilal, immigré clandestin imaginaire. Parti de Dakar pour rejoindre l'Europe, il traverse le Sahara sur des camions, rencontre des passeurs sans scrupules et des nouveaux esclavagistes, jusqu'au camp de rétention de Lampedusa.

« À présent, la Grande Guerre de la Méditerranée a éclaté. Des présidents, des alliances et des dictateurs sont tombés. Mais le long de la route des esclaves, des dunes du Sahara aux vagues qui séparent l'Afrique de l'Europe, rien n'a changé. Depuis qu'en 2003 j'ai commencé à explorer cette route, on estime que plus de 34 000 personnes sont mortes en chemin. Aucun gouvernement, aucune ligne dure n'a jamais empêché leur fuite. Au contraire, ils l'ont rendue plus difficile, plus dangereuse, en abolissant les rares possibilités d'entrée légale dans nos pays. On se demande pourquoi personne ne parvient à enrayer l'exode. Pour le comprendre, il faut partir, faire le même voyage, se mêler à ceux qui l'affrontent. Il faut devenir Bilal. »

Fabrizio Gatti

**FABRIZIO GATTI**, grand reporter à l'hebdomadaire *L'Espresso*, a initié de nombreux reportages sur des sujets brûlants prolongés par des livres, dont *Bilal sur la route des clandestins*, Prix Terz.

Fabrizio Gatti

**Bilal**  
**sur la route des clandestins**

*Traduit de l'italien*  
*par Jean-Luc Defromont*

LIANA LEVI  *piccolo*



*Un voyage vers la liberté ne peut que nous laisser libres  
de prendre le chemin qui nous rassure le plus*

*à Impi et à ses fantastiques grands-parents*



Chère lectrice,  
Cher lecteur,

Je n'ai d'autres armes que la parole écrite, le témoignage, le récit. Il arrive que les mots s'éteignent, contre les murs, dans les fils de fer barbelés, au milieu du chaos. Mais il n'y a pas le choix: il faut continuer à écrire, à témoigner, à raconter.

L'alternative aux mots est une voie que je ne connais pas. Je sais qu'elle mène au sang, à la violence et à d'autres souffrances. Cette voie, je refuse de l'emprunter. C'est pourquoi je suis retourné sur le parcours de Bilal: pour réécouter ces témoignages, ces voix, ces récits qui ne s'arrêtent pas devant le danger, les tortures des trafiquants, le cynisme des États. Qui ne s'arrêtent devant rien.

Quand je suis parti du Sénégal en 2003, et quand j'ai achevé l'écriture de ce livre en 2007 après quatre ans sur le terrain en tant qu'infiltré, j'étais persuadé que la parole favoriserait l'apparition d'anticorps adaptés. J'étais tout aussi convaincu que l'Europe et les Européens, grâce aux anticorps du xx<sup>e</sup> siècle, sauraient réparer les dégâts. Mais je me trompais.

Un monde nouveau est en train d'effacer l'héritage positif du xx<sup>e</sup> siècle, ce pacte fondé sur des principes éthiques, la tolérance et le respect mutuel; depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il était la certitude qui

nous a bercés dès l'enfance, celle d'un avenir de paix. Dans notre nouveau monde, les crimes tels que le racisme, l'esclavage et l'exploitation sont largement acceptés.

Ils étaient déjà flagrants à l'époque, dans les champs de tomates du sud de l'Italie ou dans les chantiers de construction des principales infrastructures. Mais les victimes étaient des journaliers et des manœuvres étrangers. C'est pourquoi la plupart d'entre nous ont continué à les ignorer. Ainsi ce modèle a-t-il pu se répandre partout. Il contamine aujourd'hui le travail de presque tout le monde : des plus jeunes, condamnés à enchaîner les stages à vie, à la classe moyenne réduite à l'état de nouveau prolétariat. Nous sommes tous devenus plus étrangers, plus exploités, plus esclaves. Peut-être au bénéfice d'un fonds d'investissement dont le siège se trouve dans un paradis fiscal.

La concurrence est aujourd'hui si impitoyable que le véritable étranger, surtout s'il est africain, arabe, musulman, indigent, est injustement présenté comme la cause de notre appauvrissement : il a immigré pour nous piquer notre travail, profiter de notre système de santé, bousculer nos traditions. C'est ce que nous racontent les mouvements qui se présentent comme souverainistes et identitaires, et dont l'idéologie recycle les ordures du fascisme européen ordinaire.

Quelle est l'identité que nous devrions réaffirmer ? Celle, peut-être, qui a armé les Italiens en 1937 lors du carnage de moines et de pèlerins chrétiens coptes à Debre Libanos en Éthiopie ? Celle, peut-être, qui a guidé la main des autorités françaises en 1945 lors des massacres de Guelma et Sétif en Algérie ? Ou bien celle qui incite encore aujourd'hui les entreprises publiques et privées à exproprier les gens, vendre des armes, exploiter sans compensation des ressources énergétiques comme le pétrole et l'uranium ?



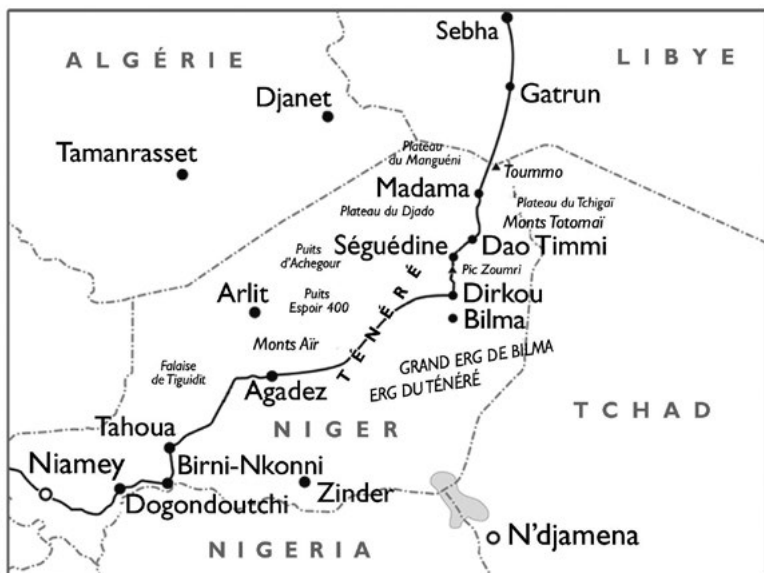
L'absence de réponse adéquate à ces questions continue à pousser vers l'émigration des milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes qui refusent de capituler face à la misère, qui n'ont pas peur du désert et qui sont prêts à aller jusqu'au bout du voyage.

Cette nouvelle édition de *Bilal sur la route des clandestins* s'enrichit de deux chapitres : « L'arbre des esclaves » raconte mon travail en tant qu'infiltré au sein des organisations criminelles qui exploitent les journaliers pour approvisionner l'industrie alimentaire et remplir nos assiettes chaque jour ; dans « Le rêve et le cauchemar », qui nous amène en revanche jusqu'à nos jours, il est question d'un chirurgien syrien affrontant l'exil, d'espoir et de peur, de rêves et de cauchemars.

Entre-temps, la Grande Guerre de la Méditerranée a éclaté. Des présidents, des alliances et des dictateurs sont tombés. Mais le long de la route des esclaves, des dunes du Sahara aux vagues qui séparent l'Afrique de l'Europe, rien n'a changé.

Depuis que j'ai commencé à explorer cette route, on estime que plus de 34 000 personnes sont mortes en chemin. Pourtant, aucun gouvernement, aucune ligne dure n'a jamais empêché leur fuite. Au contraire, ils l'ont rendue plus difficile, plus dangereuse, en abolissant les rares autres possibilités d'entrée légale dans nos pays. On se demande pourquoi personne ne parvient à enrayer l'exode. Pour le comprendre, il faut partir, faire le même voyage, se mêler à ceux qui l'affrontent. Il faut devenir Bilal.

Fabrizio Gatti



Détail de l'itinéraire de la traversée du désert jusqu'en Libye

I  
Station de métro  
Milan, Italie

La tête est déjà en route depuis quelques mois. L'estomac et ses peurs aussi. Mais tout départ est déterminé dans le temps et dans l'espace. Une ligne de partage entre l'avant et l'après. Et ce voyage commence devant le terminus gris de la ligne de métro. Par un après-midi qui promet de la pluie. Sous le poids gonflé des deux sacs à dos – une dizaine de kilos, quelques T-shirts, les appareils photo, les pellicules et trois cartes du Sahara, parce que chacune fournit des informations différentes concernant les pistes de là-bas.

Quant à Elle, Elle remonte en voiture après un au revoir silencieux. Elle attache sa ceinture de sécurité. Elle démarre et tourne la tête pour un dernier regard. Délicatement, Elle porte sa main droite à son cœur, à ses lèvres, à son front, d'un geste doux qui s'achève la paume grande ouverte. C'est l'adieu le plus élégant que les peuples du désert nous aient légué. Tu voudrais encore parler. Tu voudrais t'arrêter. Tu voudrais faire demi-tour.

Désormais ce n'est plus possible.



# I

## Du Sénégal au Mali

Dans le hublot, l'aéroport de Dakar flotte sous une coupole de lumière blanche. Nos pieds ne sont plus séparés de l'Afrique que par quelques dizaines de mètres. Tout autour, l'obscurité est d'un noir d'encre. Le grand voyage vient à peine de commencer, et déjà il a imposé ses trois premières heures de retard. À Milan, tout était prêt pour le départ. Ceintures attachées, portes fermées. Lorsqu'un grand raffut s'est fait entendre au milieu de l'avion. Un passager s'est mis à hurler, il a tenté de retirer son T-shirt bleu avec l'inscription *Italie*. L'hôtesse continuait à l'inviter à attacher sa ceinture de sécurité, et lui, il était sur le point d'enlever celle de son pantalon. Un grand gaillard d'une trentaine d'années. Va savoir depuis combien de temps il avait quitté l'Afrique. Ils le retournaient à l'envoyeur, accompagné d'un document d'identification remis au commandant. Comme pour les transports de valeur ou les animaux en cage embarqués dans la soute. Dans le Monopoly de sa vie, il avait fini par piocher l'imprévu, ce coup perdant que représente un arrêté d'expulsion pour un immigré. Son entrée dans la longue cabine du MD11 a été le seul moment où il a pris conscience qu'il avait un pouvoir en Europe. Un avion entier, l'équipage, plus de deux cents passagers. Le tout entre ses mains. Lui, il a compris. Il a attendu. De sa place, il ne voyait pas

les pilotes, mais il a deviné. Et quand le feu vert du décollage a été donné, il a joué sa dernière carte.

L'esclandre suit son cours. Pour commencer, les hôtes accourent: « Calmez-vous s'il vous plaît. » Puis arrivent les stewards, un peu plus costauds: « Si vous n'arrêtez pas, nous avertissons le commandant de bord. » Enfin voici le commandant en personne, veste impeccable et galon d'or à la casquette: « Je vous en prie, nous allons être obligés d'appeler la police. » Au bout d'une heure de bras de fer, la police monte à bord. Mais que voulez-vous dire à un gars de trente ans qui est en train de perdre tout ce sur quoi il a investi? Que s'il ne se tient pas bien, vous l'arrêtez?

Et pourtant un homme assis en première classe, au troisième rang, pourrait tenter de le calmer. Il s'agit de Karamoko El Hadji, un célèbre marabout du Sénégal. Pendant l'embarquement, les passagers sénégalais l'ont reconnu, ils se sont inclinés devant lui et lui ont serré la main en lui souhaitant tout le bien du monde, ainsi qu'à ses deux femmes qu'il a laissées à Banjul en Gambie et à Dakar. El Hadji porte un gris-gris sur la poitrine, une cartouche de cuir attachée à son cou et à sa taille et contenant un verset du Coran inscrit sur un petit rouleau de papier. Au-dessus de son annulaire droit décharné, une capsule d'argent remplie de poudre verte s'élève comme une tour.

– Ça, explique Karamoko El Hadji en indiquant le gris-gris, c'est contre le mal. Ça te protège si on te tire dessus ou si tu reçois un coup de couteau. L'anneau, lui, il dit que tu as du pouvoir. Et les gens te le reconnaissent.

– Mais qui aurait intérêt à tirer sur quelqu'un comme vous?

– Va savoir. Si tu te promènes à certaines heures, la nuit par exemple, ça peut arriver.

– Le titre d’El Hadji signifie que vous avez fait le Pèlerinage ?

– Un Hadji ? Moi ? Non, pas encore, sourit-il en baisant les paupières. Ça coûte tellement cher d’aller à La Mecque. Mais pourquoi on ne part pas ?

Les marabouts sont de grands voyageurs. Ils n’ont même pas besoin de déplacer leur corps. Chaque jour, à l’heure de chacune des cinq prières, où qu’ils soient, ils vont à La Mecque et en reviennent. La loi de Dieu n’exige pas de montrer passeports et visas. La loi des hommes si. Ainsi le motif du remue-ménage autour de ce siège situé une vingtaine de rangs derrière le sien lui échappe-t-il entièrement.

– Ça suffit ! Reste tranquille ou on te débarque, hurle un agent au fond.

En général, personne ne veut se retrouver en prison. Les citoyens respectueux de la loi ne le souhaitent pas, même le criminel le plus sanguinaire. Mais ce soir le monde tourne à l’envers pour ce gars-là. Et il finit par obtenir gain de cause. Temps écoulé : trois heures et douze minutes. Tout le monde est content. Le concept d’autorité a été gratifié, les passagers italiens applaudissent le policier, le commandant peut de nouveau libérer la puissance des turbines. On part. Le coupable d’un tel outrage passera encore quelques jours en Italie. Jusqu’à la prochaine tentative de rapatriement. Voire la prochaine arrestation. Et pourtant, ce qui l’empêche de rester en Europe, c’est un bout de papier : vingt-cinq centimètres sur quinze, une photo d’identité, quelques gouttes d’encre, un cachet. Dans l’Italie de la mafia, des corrompus et des corrupteurs devenus ministres et députés, de leurs lois pro-voleurs, malheur à l’étranger dépourvu de ce bout de papier. Mais combien a coûté l’esclandre de ce soir ? Trois agents en service de nuit, la voiture avec le gyrophare bleu sous la carlingue, un

avion dont les turbines tournent au ralenti pendant trois heures, les heures sup pour les pilotes et l'équipage, le billet déjà payé, le juge qui instruira le procès, l'avocat d'office aux frais de l'État, la bureaucratie, les jours de cellule, les papiers pour le nouveau rapatriement et peut-être un autre vol qu'il faudra bloquer à terre. Ça coûterait beaucoup moins cher de délivrer un permis de séjour. Mais la politique a besoin de précieux esclandres. Sinon, comment justifierait-elle son consensus ?

Pensées en liberté. Encore fixées dans l'esprit, les images du visage effrayé de ce garçon encadré par trois agents, un devant et deux derrière. Qui le poussent gentiment entre les sièges vers la sortie de l'appareil. Impossible de savoir qui il est ou de s'enquérir de son histoire pour comprendre quelle erreur il a commise et ce qu'il s'attendait à trouver. C'est un clandestin. Une nouvelle classe sociale dans l'Europe du XXI<sup>e</sup> siècle. Un homme invisible, qui ne compte pas, qui n'existe pas. Lorsqu'il est passé à côté de Karamoko El Hadji, même celui-ci n'a pas daigné le regarder.

Maintenant que nous avons atterri, le souvenir de ces yeux rougis par la tension et les larmes demeure : immobile, dans l'obscurité qui efface visages et paysages dès qu'on sort de la coupole lumineuse de l'aéroport de Dakar. De grands yeux hagards au milieu des pensées ralenties par la fatigue. Le vieux taxi éclaire la route de ses faibles phares. Au bout d'un kilomètre à peine, il se range sur le côté droit et s'arrête. La portière s'ouvre. Une femme monte, sombre comme la nuit et grande comme un joueur de basket. Seules sa voix, les demilunes de ses seins énormes, la minijupe moulée sur ses cuisses trahissent sa féminité.

- On va à ton hôtel, ordonne-t-elle sans préambule.
- Quoi ?



– Dis au chauffeur le nom de ton hôtel. On y va, insiste-t-elle.

Le chauffeur se retourne et attend une réponse. Qui ne peut être que positive.

– Alors ? demande-t-il.

– Pas question. Faites-la descendre s’il vous plaît.

Ils parlent entre eux en wolof. Puis elle retente sa chance. Elle regarde en silence. Sa présence est invisible, on en devine la silhouette dans l’obscurité. La voiture tangué à chaque mouvement. Ses poumons expirent lentement. Sa peau exhale un parfum douceâtre d’essences et de sueur. Sur le cou, soudain, sa main moite qui se matérialise :

– Je viens dormir avec toi cette nuit. Donne-lui l’adresse, s’il te plaît, ajoute-t-elle en français.

– On ne va dormir nulle part. Moi je vais à la gare.

– À la gare ? Mon Dieu, et où vas-tu ? Il n’y a pas de trains à cette heure-ci.

– Si tu veux, je t’amène à la gare. Ou alors dis-moi où tu veux aller. Je t’offre la course.

– À ton hôtel.

– Je n’ai pas d’hôtel.

Elle jure en wolof. Maintenant elle s’en prend au chauffeur. Elle l’accuse de lui avoir fait perdre son temps. Et lui, il l’oblige à descendre.

– Ces filles, commente-t-il au bout de quelques kilomètres de silence, le boulot qu’elles font est indécent.

L’absence totale de réponse le convainc qu’il vaut mieux changer de sujet. L’aube est proche et l’hôtel n’a que quelques heures de sommeil à offrir.

La gare de Dakar est un éblouissement de couleurs. Elle se cache dans un coude de la route encombrée et polluée qui descend vers le port de commerce. Le parking renvoie le jaune d’une vingtaine de taxis. La façade resplendit du blanc typique des architectures coloniales.

L'horloge marque 13 heures. Vers la gauche, la rue étroite est un enchevêtrement de gens, de cris, de tissus et d'étals. C'est vendredi, jour de fête. En revanche, le hall de la gare est entièrement désert. Sous ses voûtes sont passées des armées françaises, ainsi que des marchands d'esclaves et un jeune Che Guevara qui partit de ce terminus avec l'ambition de soulever les masses africaines. Mais aujourd'hui, on ne voit aucun train le long des quais, aucun passager, aucun bagage. Même les billetteries sont fermées. Seul le bar de l'entrée est ouvert. Un long comptoir poussiéreux devant des rangées de verres et de tasses en attente sur des étagères presque vides. Le savoir-vivre requiert de patientes salutations.

- Bonjour, comment ça va ?
- Bien, Dieu merci. Et vous ?
- Bien, merci.
- Et la santé ?
- Bien, Dieu merci.
- Et le travail ?
- Bien, Dieu merci.
- Et la famille ?
- Bien, et votre santé ?
- Bien, Dieu merci.
- Et votre travail ?
- Bien, Dieu merci.
- Et la famille ?
- Bien, Dieu merci.
- En quoi puis-je vous aider ? finit par demander le barman.
- Je dois aller à Bamako. Est-ce qu'il y a un train demain matin ?
- Oh ! Bamako. Non, pas de train demain.
- Et quand est-ce qu'il y en aura un ?
- Le train arrive lundi, si Dieu le veut. Peut-être.
- Et quand est-ce qu'il repart ?

- Mercredi. Ou bien samedi, si Dieu le veut.
- Mais aujourd’hui c’est vendredi. Pas de train pour Bamako avant samedi prochain, qu’est-ce qui s’est passé ?
- Un train a déraillé à Kidira, il faut le remettre sur les rails.
- Mais quand est-ce qu’il a déraillé ?
- Quand ? Bof. En tout cas on nous a dit que demain il n’arrive pas. Venez demander lundi.
- Et comment on peut aller à Kidira sans prendre le train ?

Le barman consulte deux autres serveurs en wolof.

- Il y a un car, dit-il au bout d’un moment, mais il est parti hier. Le prochain part jeudi. Peut-être.
- Et si on est pressé d’arriver à Bamako ?
- Mon ami, en Afrique personne n’est pressé d’arriver. Mais si vous pouvez vraiment pas attendre à Dakar, vous pouvez prendre un *al hamdoulillah*.
- Un Dieu-Merci ?

La perplexité suscitée par ce mot arabe fait rire le barman.

- Oui, un grand merci à Dieu, répond-il, pour toutes les fois où il nous conduit à destination sains et saufs. Les *al hamdoulillah* c’est les taxis collectifs, ils partent du marché. Je sais pas s’ils vont jusqu’à Kidira, si Dieu le veut. Mais vous pouvez demander.
- Bien sûr, je peux demander. Si Dieu le veut.

Rue Alpha Hachamiyou Tall, dans le quartier résidentiel. Une longue file d’hommes et de femmes attend qu’il se passe quelque chose devant le mur et les barbelés d’une grande villa. Vues de loin, les couleurs des peaux et des vêtements se fondant dans la chaux blanche du crépi ressemblent à un gigantesque *murales*. Ils attendent leur tour en suant sous le soleil. Nombre

d'entre eux pressent leur langue contre leurs dents et font gicler des jets de salive sur l'asphalte. Il faut les observer un moment pour en découvrir le mécanisme. Ils n'ont certainement rien bu depuis l'aube, car c'est le mois du Ramadan. Et la chaleur, la soif et la faim du jeûne provoquent une salivation excessive. Un employé sénégalais en uniforme kaki se fait remettre les papiers et les photos à travers une fente sous le verre blindé de la loge. Puis il appelle le suivant. L'attente dure une demi-heure. Les horaires affichés sur le guichet indiquent qu'il ne reste que quelques minutes avant la fermeture.

– Bonjour, comment allez-vous? demande l'employé en français.

– Bien, Dieu merci.

– Mais vous êtes italien?

– Oui, je voudrais...

– Je vous en prie, je vous en prie, vous pouvez entrer, s'empresse-t-il de dire.

Le portail s'ouvre avec un déclic métallique sous l'objectif d'une grosse caméra. Tout est sous surveillance électronique dans cet avant-poste de la forteresse Europe. Trois marches conduisent à l'intérieur du bureau d'immigration de l'ambassade italienne, où règne la politesse typique des sièges diplomatiques. Une employée avertit aussitôt le premier secrétaire.

– Il y en a du monde qui fait la queue dehors!

Le jeune consul sourit comme s'il s'agissait d'une évidence. Drapeau national, drapeau européen, photo du président accrochée au-dessus de sa tête: on se croirait dans quelque bureau public européen, bien ordonné, propre, frais.

– Alors, qu'est-ce qui vous amène ici? demande-t-il en se levant de son fauteuil pour me serrer la main.

– Eux, dehors, qui font la queue.

Le premier secrétaire se tourne vers la fenêtre à sa droite.

– C'est comme ça tous les jours de toutes les semaines. Nous recevons hebdomadairement environ cent cinquante demandes de visa. Multipliées par cinquante-deux semaines par an, je vous laisse faire le calcul.

– Seulement cent cinquante visas par semaine : ça fait moins de huit mille visas par an. Je croyais que les gens d'ici qui souhaitent venir en Europe étaient beaucoup plus nombreux.

– Ils sont effectivement beaucoup plus nombreux. Je ne parle que des demandes que nous retenons. La plupart sont écartées parce qu'incomplètes ou peu fiables.

– Donc vous accordez huit mille visas par an, plus ou moins.

– Non non, répond le jeune consul d'un ton catégorique, les demandes que nous retenons, même si elles sont complètes et, disons, fiables, ne se transforment pas toutes en autorisations d'entrée. Au bout du compte, nous ne délivrons pas plus de deux mille visas par an. La moitié pour les femmes ou les enfants qui vont rejoindre des membres de leur famille en Italie. Quant au reste, ce sont des visas de courte durée pour affaires ou tourisme. Les procédures de regroupement familial sont relativement longues, mais dans ce cas-là, la réponse dépend de la vérification par les autorités locales de l'appartenance effective à la famille. Il y en a beaucoup qui essaient d'obtenir le visa avec de faux certificats ou de fausses attestations. Ici le taux de natalité est très élevé et ils tentent souvent d'attribuer leurs propres enfants à des membres de la famille se trouvant déjà en Italie. Mais la loi n'accorde pas le regroupement aux neveux ou aux cousins.

– Et quels sont les délais avant d’obtenir un visa pour affaires ou tourisme ?

– On accorde les visas à court terme en quelques jours, si toutes les garanties sont réunies, bien entendu : autosuffisance économique, motivations valables, bref ils doivent nous fournir la garantie qu’ils reviendront à l’expiration de leur visa.

– Et donc il y a au moins six mille Sénégalais déçus par an. Plus tous les autres, certainement des milliers, dont les demandes ne sont pas retenues pour les raisons que vous avez mentionnées. Plus les dizaines de milliers de personnes qui ne peuvent même pas se rendre à l’ambassade. Et ça doit être pareil pour toutes les ambassades européennes. La roulette, en somme.

– Appelez ça comme vous voulez, mais malheureusement c’est ainsi. Il n’y a pas que des Sénégalais. Il y a aussi des ressortissants de la Mauritanie, du Mali et de la Guinée-Conakry qui s’adressent à notre ambassade. On ne peut pas donner un visa à tout le monde, ça va de soi. Saviez-vous que certains touristes italiens qui viennent ici en vacances veulent rentrer en Italie avec un ami, par exemple celui qui leur a servi de guide ? Ils s’y attachent et veulent l’aider.

– Et vous, qu’est-ce que vous faites ?

– En général, nous refusons ces visas, bien entendu, répond le jeune consul.

– Bien entendu. Mais personne ne demande à venir en Italie pour travailler ?

– Pour ce qui est du travail et des études, il faut entrer dans les quotas, en fonction des flux d’entrées décidés d’une année sur l’autre par le gouvernement. Le problème c’est que le Sénégal n’a pas droit à des quotas, il rentre dans la même catégorie, disons, que le reste du monde. L’ambassade recueille tout de même les demandes, et le ministère des Affaires étrangères

nous avertit dès que le seuil des places disponibles est atteint.

– Et combien de places l’ambassade de Dakar réussit-elle à s’octroyer ?

Le premier secrétaire sourit.

– Oh, pas beaucoup. Quand tout se passe bien, quelques centaines. Jamais plus de quatre cents par an. Les pays avec lesquels l’Italie a des accords directs, comme l’Albanie ou la Tunisie, passent en premier. Comme vous pouvez l’imaginer, le reste des places part en quelques jours. Je dirais même en quelques heures.

– Donc les gens d’ici ne peuvent entrer en Italie que s’ils ont déjà un mari, un père ou un fils là-bas, vu que l’émigration sénégalaise est surtout masculine. Ou bien s’ils ont assez d’argent pour partir en vacances. Ou bien s’ils ont déjà un travail bien rétribué ici, par exemple s’ils sont entrepreneurs, commerçants ou représentants avec des intérêts internationaux.

– C’est ça.

Le sourire du jeune consul souligne encore une fois le caractère inéluctable du monde et de ses lois.

– Et maintenant il faut que je vous quitte. Il y a eu une tentative de coup d’État en Mauritanie et je dois m’occuper du sort d’une quarantaine de compatriotes. En tout cas, ajoute-t-il, cette année la pluie a été généreuse. Faites bon voyage.

– Excusez-moi, en quel sens la pluie a-t-elle été généreuse ?

– Dans le sens où il a plu après deux ans de sécheresse. La pluie joue pour beaucoup dans ces choses-là. Chaque fois qu’il y a une sécheresse, l’absence de récolte pousse des milliers de familles des campagnes vers Dakar, où leurs conditions de vie empirent, et c’est comme ça qu’augmente le nombre de gens qui, disons, font une seconde tentative de migration, mais cette fois

de l'Afrique vers l'Europe. Si ça se trouve, c'est toujours les mêmes, ceux qui sont arrivés de la campagne il y a trois, quatre ou cinq ans. Et puis l'économie se porte mal. Quarante pour cent du PIB des pays de la zone francophone reposait sur les richesses de la Côte d'Ivoire. Et là-bas la situation est désastreuse à présent. La seule chose qu'il faut espérer, c'est qu'il pleuve.

– Espérons qu'il pleuve.

Le problème n'a pas été résolu. Comment arrive-t-on à Kidira ?

Une fumée et une odeur de poisson frit s'élèvent d'une baraque construite entre l'océan et la route côtière qui mène au Cap-Vert. Quelques tables en plastique exposées au vent, des poêles graisseuses et noircies sur un fourneau en fer rouillé. Un comptoir en bois cloué sur quatre troncs d'acacia et un frigo d'occasion constellé d'autocollants colorés et d'écussons d'équipes de foot français. Les cheveux défrisés de la serveuse sont attachés en queue de cheval, laissant voir son très long cou. Elle porte une chemise blanche élimée, un chandail bleu et un paréo sombre noué autour de sa taille, qui lui couvre les jambes jusqu'aux pieds. Sa tenue révèle des intentions secrètes, des ambitions, des décisions déjà prises. Si le bas de son corps est encore enveloppé de tradition, le haut a déjà épousé la mode européenne.

– Français ? Anglais ? demande-t-elle en faisant le tour de la table.

– Italien.

– Oh ! Italien. Soyez le bienvenu.

– Je suis désolé, je sais que c'est le mois du jeûne. Mais je suis en voyage, et j'ai rien mangé depuis hier soir.

– Ah ! pas de problème, moi non plus je jeûne pas.



Elle prend la commande et disparaît à l'intérieur de la baraque. Au bout d'une dizaine de minutes, un adolescent pieds nus arrive de derrière la construction en bâillant. Il porte un pantalon usé et un gros pull en laine à col montant déchiré au niveau du torse, des épaules, du dos : les fentes sont symétriques, calculées, comme si elles avaient pour fonction de faire circuler plus d'air sur sa peau. Le garçon se saisit d'un éventail de branches tressées. D'un geste sec, il tire de leur repos quelques dizaines de milliers de mouches très noires. Elles profitaient du dernier soleil de la journée, agrippées au dos d'une vingtaine de gros pendentifs luisants comme des fuseaux d'argent, qui sèchent sur un châssis en bois, la queue transpercée par un clou. Peut-être des morues. L'un des poissons atterrit dans la poêle en soulevant un nuage de vapeur accompagné du grondement des gouttes d'eau giclant tout autour au contact de l'huile bouillante.

– Voilà la limonade au gingembre, dit la serveuse en posant un grand verre sur la table. T'inquiète pas pour les mouches, c'est du poisson pêché ce matin. La friture, ça désinfecte tout.

– Je m'inquiète pas.

Elle accueille la réponse avec une moue qui lui plisse les joues. Mais elle ne s'éloigne pas et reste là, immobile. Peut-être attend-elle le bon moment pour laisser libre cours à sa curiosité.

– Que fait un Italien au coucher du soleil sur la route du Cap-Vert ?

– Il cherche un moyen de transport pour arriver à Kidira.

– Ah ! Kidira ? Mais c'est loin.

– Tu y es déjà allée ?

– Non, mais je sais que c'est loin. Attends, je demande à mon frère.

Le garçon qui s'affaire devant la friture de morue répond par un haussement d'épaules à la question en wolof.

– Combien tu veux pour m'emmener avec toi? demande soudain la fille.

– À Kidira?

– Non, en Europe. Tu vas bien rentrer chez toi un jour ou l'autre, non?

– Oui, mais moi je rentre chez moi en passant par Kidira.

Elle me regarde, les mains à plat sur la table. Elle ne comprend pas.

– J'irai à Kidira, à Bamako, à Agadez, puis jusqu'en Libye à travers le désert. Et de Libye jusqu'en Italie. C'est ça mon voyage de retour.

La fille continue à regarder sans comprendre, peut-être parce que le désert représente pour elle une idée encore plus hors d'atteinte que l'Europe. Puis elle disparaît dans la baraque. Quand elle en revient avec le plat de morue, elle raconte ce qu'elle sait en anticipant les pensées et les questions.

– À Dakar il y a un boss du commerce, révèle-t-elle, qui déclare que tu travailles pour lui et qui te fait avoir le visa italien pour trois millions de francs CFA.

– Et comment il s'y prend pour te faire avoir le visa?

– Je sais pas comment il s'y prend, répond-elle, mais il l'obtient. Comme ça tu vas en Italie et une fois que tu y es, tu y restes. Mes amis ont fait comme ça. Il y a des Sénégalais qui vont en Italie pour acheter des vêtements et les revendre ici. Et des Sénégalais qui restent en Italie. Je serais déjà partie, mais trois millions ça fait beaucoup, même si ta famille te prête de l'argent.

– Ça fait beaucoup, oui. Presque 50 000 euros.

– Avec tout ce que tu vois, la baraque, le caïque, la pêche de mon père et de mes frères, ma famille gagne

parfois 40 000 francs, et même jusqu'à 100 000 francs par mois quand vous autres les touristes vous êtes là. Combien ça fait en euros ?

– Entre 60 et 150 euros.

– Tu vois ? Et puis maintenant – la main effilée de la fille désigne une flottille de grands caïques colorés dont les coques se sont enfoncées dans le lit de sable, de galets et de tas d'algues arrachées aux fonds – maintenant même la pêche marche mal. Vous êtes arrivés, vous les Européens, avec les gros bateaux-lusine.

– Lusine ?

– Oui, des bateaux grands comme des usines. Et avec les filets ils raflent tout ce qu'il y a à pêcher et ils vous l'apportent en Europe. Nos pêcheurs se font du souci, y a plus de poisson. Certains ont pensé que c'était plus avantageux de vendre leur caïque aux Arabes du Maroc.

– Et qu'est-ce qu'ils en font, les Arabes du Maroc ?

– Ils veulent les remplir d'immigrés et les envoyer aux Canaries.

– Mais d'ici aux îles Canaries il y a plus de mille kilomètres d'océan, comment ils font pour arriver vivants ?

– Je sais pas. À ce qu'il paraît personne n'est encore parti. Mais mon père a déjà dit que si la pêche continue comme ça, il nous reste plus qu'à vendre aux Marocains ou bien à nous mettre à travailler pour eux. Moi j'ai vingt-quatre ans, quel avenir j'ai à ton avis ?

Fatou – la fille m'a dit son nom – parle désormais sans crainte. Elle dit que la traversée du désert coûte bien moins de trois millions de francs. Maintenant que l'Espagne a demandé au Maroc d'arrêter les clandestins, on passe par Tripoli. Et de Dakar à Tripoli, le voyage coûterait 165 000 francs. C'est-à-dire 254 euros, plus les éventuels 800-1 000 euros pour le bateau de Libye à l'Italie.

La baraque de Fatou n'est pas qu'un simple restaurant sur la plage. La fille en sait trop. C'est le moment de tenter d'en apprendre plus.

– Écoute, tu peux me faire rencontrer ce boss du commerce ?

Elle ne s'attendait pas à cette question. Surprise, elle baisse les yeux.

– Moi je le connais pas, répond-elle, tout ce que je t'ai dit, je l'ai pas vérifié personnellement. C'est ce que les gens racontent, c'est tout.

Inutile d'insister, il vaut mieux aiguiller le sujet sur d'autres voies.

– Qu'est-ce que tu t'attends à trouver en Italie ?

– Un boulot. Là-bas on gagne plus d'argent qu'ici en faisant le même travail. Combien touche une serveuse en Italie ? Mais si on n'a pas les trois millions de francs, non, on part pas.

– Et pourquoi t'essaies pas de traverser le désert ?

– T'es fou ? Non non, répète-t-elle en portant sa main ouverte à sa bouche, traverser le désert c'est pour les hommes. Moi j'aurais peur là-bas.

Le soleil est en train de s'éteindre dans l'eau de l'Atlantique. Il faut payer et s'en aller avant la tombée de la nuit. Sur l'épaule, soudain, la main d'un homme qui se pose. Son visage sourit en voyant le sursaut qu'il a provoqué.

– Excusez-moi si je vous ai fait peur. Je m'appelle Seydina. Le frère de Fatou m'a dit que vous cherchiez quelqu'un pour vous amener à Kidira. Mon taxi part demain pour Tambacounda, si Dieu le veut. C'est sur le trajet. Mais si ça vous rend service, je vous amène jusqu'à Kidira. Maintenant il faut que j'aille à la prière. Je passe vous prendre demain matin à 5 heures à votre hôtel ou là où vous dormez. Affaire conclue, mon ami ?

Sa main ouverte attend une poignée finale. Il y avait un problème, ils l'ont résolu sans que je le leur aie demandé. Ici, à la lisière entre l'Afrique et l'océan, aucun voyageur n'est étranger.

Dès l'aube, la banlieue de Dakar est aussi affairée qu'à l'heure de pointe. Quand on vit dans une baraque, on n'a aucune raison de s'attarder à la maison. Partout, des gens à pied le long de la route, des bicyclettes aux roues tordues, et planant sur la scène, l'odeur automnale du bois sec qui brûle dans les poêles. Dès qu'on sort de la ville, on rencontre les premiers avant-goûts de l'Europe. À Thiès, un garçon s'avance, vêtu du polo rouge de Ferrari orné de la tête de Michael Schumacher. Peu après, un T-shirt du Real Madrid chemine à côté des rayures rouges et noires du Milan AC. D'énormes baobabs alternent avec les ombrelles des acacias. Quelques champs de maïs aux maigres épis. Le panneau de bienvenue à Diourbel sponsorisé par Coca-Cola. Un kilomètre avant la ville, la gigantographie sur fond jaune du cube Maggi montre un groupe de femmes marchant au-dessus d'un slogan de portée universelle : *Dame de fer, un cœur d'or*. Le centre de Diourbel est bloqué par les pièces d'un vieux camion qui s'est littéralement effondré sur son arbre de roue cassé. Dans les champs fleurissent des millions de sachets de plastique dont les nuances de bleu et de blanc resplendissent sur les taches ocre du sable.

Lors d'une halte à Kaolack, trois heures et demie après le départ, les enfants mendient dans un mélange d'italien et d'espagnol. Tous les habitants de la ville ont au moins un membre de leur famille en Italie ou en Espagne, sans compter tous les autres qui sont partis pour la France. Devant la grande mosquée de style marocain, Aziz, vingt et un ans, vend des sweatshirts ornés

du visage imprimé de Eminem et d'autres chanteurs de sa génération. En-dehors de la ville, les salines ne sont plus qu'une eau noire, stagnante et putride, où les vautours écrèment les ordures. Cinq heures de voyage au milieu de champs jaunis et de forêts pansues de baobabs. Tout à coup, le capot blanc et rouillé du taxi s'arrête à quelques mètres de cinq enfants munis de deux pelles. On dirait que la route – qui était déjà dans un état déplorable – vient d'être bombardée. Seydina, le chauffeur, quarante-trois ans, huit enfants de un à vingt-trois ans, verse quelques pièces de monnaie dans la main d'un des enfants. Les quatre autres se mettent aussitôt à la tâche. Deux d'entre eux bouchent les trous en maniant maladroitement les pelles presque deux fois plus grandes qu'eux. Les deux autres tassent la terre rouge de la plante de leurs pieds nus. Il y a trois ou quatre trous plus profonds. Dès que la voiture est passée, les deux enfants les vident à la pelle, puis ils s'assoient tous dans l'attente des prochains voyageurs. La circulation n'est pas généreuse par ici. Un camion et une dizaine de voitures par jour, tout au plus. Mais sans ces enfants et leurs pelles, nous serions encore en train de reboucher les trous à la main.

Une heure avant le coucher du soleil, Tambacounda apparaît enfin dans la lumière du soir. Les 780 premiers kilomètres ont été franchis. L'air est lourd et humide. Sous l'auvent d'un petit bar, une télé couleur retransmet le match Nantes-PSG. On se croirait presque en France, sauf qu'ici le ronflement du générateur à gazole couvre la voix du commentateur. Dans la chambre minuscule d'une pension à la déco années 70, punaises, moustiques et autres insectes mystérieux se disputent les rares centimètres de peau découverte par le drap brûlant. C'est comme une nuit de forte fièvre. Les heures passent aussi lentement que des mois. Avant

que le sommeil ne prenne sa revanche sur le monde, un chœur de barytons s'élève dans l'obscurité qui s'étend au-delà de la fenêtre, couvrant le chant des grillons. «Levez-vous et mangez», disent les paroles, «préparez-vous au Ramadan». Ce sont les chanteurs de Baye Fall, la confrérie de Tambacounda. Leurs voix sont si puissantes qu'elles réveillent la ville entière. Les aiguilles phosphorescentes de la montre indiquent 5 heures. Une demi-heure plus tard, le muezzin crie que Dieu est le plus grand; le jeûne reprend jusqu'au coucher du soleil. Seydina a trouvé d'autres passagers à conduire à Kidira.

À la station d'essence, les enfants les plus pauvres recueillent les dons en nature dans un demi-bidon d'huile. Le plus chanceux n'a grappillé qu'une poignée de mil, des morceaux de sucre, une noix de cola, une bouchée de pain. Un imam en voyage déroule son tapis de prière, s'assoit et lit le Coran. Ses vêtements sont d'un blanc immaculé dans la poussière rouge qui recouvre les rues, les façades, les arbres et les gens, conférant un aspect rouillé à toute chose. L'Europe est une obsession qu'on endosse chaque jour. Les couleurs les plus fréquentes sont celles de l'équipe du Milan AC. Mais on voit aussi des T-shirts du Manchester United et un vieux Batistuta cousu sur le dos violet d'un improbable supporter de l'équipe de Florence. Au-delà des dernières maisons, une foule de femmes entoure un camion frigorifique. La puanteur du poisson, forte et pénétrante à cinquante mètres à la ronde, révèle une panne du circuit de refroidissement. Dès qu'on sort de la ville, la route est impeccable, avec son revêtement d'asphalte intact partagé en son milieu par des bandes blanches intermittentes. On longe la voie ferrée Dakar-Bamako. Ci et là le long des rails, les petites maisons coloniales des gardes-barrières survivent à l'étreinte mortelle des

bougainvilliers et des ronces. Avec leurs briques roses, on dirait qu'elles sont arrivées hier du midi de la France. À quelques dizaines de kilomètres de là, un vieil homme en caftan noir et turban marche au milieu de la savane, une grosse radio accrochée autour du cou.

On peut mesurer la qualité de l'asphalte, enfin dépourvu de trous, à la quantité de chapes de pneus en lambeaux abandonnées au bord de la route : les camions surchargés accélèrent et leurs pneus surchauffés explosent. Plus loin, un troupeau de vaches attachées entre elles par leurs longues cornes encombre la voie. Elles sont menées par des pasteurs peuls, des hommes et des femmes aux visages de Nilotes. À leur cou, la bandoulière de coton pour porter l'eau et les graines de cola et l'incontournable radio, toute antenne déployée. Ils marchent les bras posés sur un bâton que soutiennent leurs épaules étiques, dans la position crucifiée de tous les pasteurs du monde. Un panneau rouillé indique que Kidira se trouve à 90 kilomètres. Dans le ciel, les derniers nuages de l'océan s'évaporent, désormais vaincus par l'azur aveuglant et le soleil de plus en plus chaud. Un camion est sorti de la route, il y a quelques années peut-être. Sur un de ses côtés, l'inscription *Traslochi*<sup>1</sup>. Dans cette région, les cases des villages peuls entourent de gigantesques baobabs. Parce que c'est là-haut, parmi les branches ébouriffées de l'arbre symbole de l'Afrique, que reposent les esprits.

Seydina retire du magnétophone la cassette du concert de Youssou N'Dour. Elle tournait en boucle depuis hier. Peut-être le moment est-il venu d'observer un temps de silence, car presque tous les passagers dorment. Non, erreur, c'est maintenant le tour d'un chœur de femmes. Leurs cris et leurs battements de mains à

---

1. « Déménagements » en italien.



plein volume produisent un effet sonore aussi agaçant que le réveille-matin.

– C'est le chœur Baye Laye, la confrérie du Cap-Vert, explique Seydina qui était impatient de faire écouter à tout le monde sa musique préférée, *Mame Baye Laye wooté na*, c'est ce qu'elles disent: les femmes de Baye Laye font appel à Dieu. C'est beau, hein ?

Personne n'ose lui répondre.

À une trentaine de kilomètres de Kidira, un train entier de marchandises gît renversé sur le flanc gauche. Il était rempli de sacs de ciment, maintenant éparpillés sur plus de cent mètres le long de la voie. Une grosse grue est en train de soulever les carcasses. Après avoir déraillé, les roues des wagons ont accroché les rails et les ont entortillés comme des tagliatelles en éventrant le ballast de graviers. Une équipe d'ouvriers se repose sous un baobab, une autre fait la chaîne pour vider le train de ses sacs de ciment. Les ordres sont donnés par deux Blancs qui parlent anglais avec cet accent du Texas reconnaissable entre tous. Pas le temps de se présenter.

– On repartira peut-être cette nuit, explique l'un d'eux, mais la circulation sera bloquée jusqu'à mercredi, sauf pour les trains de marchandises.

– Pour quelle entreprise travaillez-vous ?

Les deux Blancs sourient pour toute réponse. Il y a douze wagons renversés. Seuls les deux derniers sont encore sur la voie.

À vingt kilomètres de Kidira, après l'habituel panneau dépoli par le vent et la chaleur, les baobabs disparaissent. L'horizon s'ouvre sur une étendue d'herbe sèche parsemée de buissons. C'est là que commence le Sahel: en arabe, ce mot signifie « bord », c'est la rive méridionale du Sahara. Une même terre, monotone et affamée mais riche en vie et en efforts tout le long du parallèle. Du Sénégal au Soudan.

Plus qu'une ville de frontière, Kidira est un grand parking, sur lequel donne une rangée de petits cubes de ciment aux portes en tôle. Il y a des magasins et des habitations. À droite, une longue file de camions attend l'ouverture de la douane. Les chauffeurs se sont allongés sous les roues des remorques. Certains ont tendu un hamac entre les arbres de roues. Le taxi s'arrête devant une barrière rouge.

– *Al hamdoulillah*, dit tout bas Seydina en baissant les yeux pour remercier Dieu.

D'un geste caché dans la paume de sa grande main, il tourne la clef de contact et éteint le moteur.

– *Al hamdoulillah*, répètent l'un après l'autre tous les passagers entassés sur les sièges imprégnés de sueur.

– Je dois laisser la voiture ici. Mais je t'accompagne, annonce Seydina, le Mali c'est sur l'autre rive.

Avant de franchir à pied la barrière, il faut faire tamponner le passeport. Le poste de frontière est une maison carrée composée d'une seule pièce, sous le toit de laquelle toutes les mouches des environs s'abritent du soleil, en compagnie des trois policiers. Juste après, un long pont en béton armé enjambe un tableau de couleurs étalées au hasard sur l'herbe, étoffes et vêtements aux teintes vives mis à sécher le long des rives par une centaine de femmes que peignent à leur tour leurs vêtements et leurs voiles. Toutes courbées sur le linge qu'elles lavent dans l'eau rougeâtre du Falémé. Le courant coule de droite à gauche, dense et très lent, vers le grand fleuve Sénégal. Leur jonction, quelques kilomètres en aval, marque ce point où des frontières datant de l'invasion européenne partagent l'Afrique entre le Mali, la Mauritanie et le Sénégal. Mais surtout, c'est le point de rencontre entre deux mondes : les gens des sables au Nord et les gens des champs au Sud. Les nomades du Sahara et les cultivateurs du Sahel.

Au moment des adieux, la poignée de main de Seydina est vigoureuse.

– Que Dieu te protège, dit-il.

Et il s'en retourne de l'autre côté du pont. D'après la carte, le premier village après le Falémé est Diboli. Mais sur cette rive, il n'y a pas d'argent pour imprimer les pancartes, ni pour construire les maisons ou asphaltter les routes. Un essaim de baraques en bois et en boue entoure la place. Des commerçants dont les rayons sont vides tentent de vendre le peu qu'ils ont à des passants dont les poches sont vides. Les longs marchandages ne sont pas seulement le fruit d'une tradition des affaires, ils représentent aussi une façon inconsciente de préserver sa dignité. Le prix de départ, exorbitant, fait que les marchands se sentent plus riches et les clients moins pauvres. Du moins le temps de quelques échanges, car tant que dure la transaction, tous sont égaux. Riches ou pauvres. Peu importe que les pourparlers concernent un pied de salade ou un camion. La différence, c'est l'accord final qui le fait : l'achat ou bien le renoncement. Il faut s'armer d'une patience infinie pour acheter un paquet de biscuits ou une miche de pain, un melon ou deux poissons, ou toute autre chose, si grande ou petite fût-elle. Le temps ici n'est pas de l'argent. C'est une dimension qui appartient encore à l'humanité, et non aux montres. Ainsi, même pour sortir de Diboli, il faut attendre.

Aujourd'hui, dit-on sur la place, le seul taxi au départ est une Peugeot familiale grise, un modèle des années 70 cabossé des deux côtés et déjà chargé : neuf personnes pour cinq sièges, des paquets, des casseroles et quelques poules. Le gros chauffeur empoche l'argent et lance mon sac à dos dans le coffre sans rien ajouter.

– Je dois prendre le train pour Bamako, on m'a dit qu'il partait ce soir de Kayes. On arrivera à temps ?



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Ouvrage traduit et publié  
avec le soutien du Centre national du livre  
dans le cadre du programme France-Italie

*Toutes les notes sont du traducteur*

Titre original: *Bilal. Il mio viaggio da infiltrato  
nel mercato dei nuovi schiavi*  
copyright © 2007 by Fabrizio Gatti

© 2008, Éditions Liana Levi, pour la traduction française; 2019,  
pour la présente édition

Couverture : D. Hoch  
Photo : © Fabrizio Gatti

Cette édition électronique du livre de *Bilal, sur la route des clandestins*  
de Fabrizio Gatti

a été réalisée en janvier 2019 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0095-4)

ISBN epub: 9791034901050